

LE PROBLÈME DU NON-SENS ET LES FONDEMENTS LOGIQUES DE L'ANALYSE DU LANGAGE

Paul GOCHET (Liège)

L'analyse du langage, telle qu'elle est pratiquée par les philosophes de l'école analytique, ne se limite pas à décomposer en notions simples les notions compliquées. Si elle s'en tenait à cela, elle n'aurait qu'un rôle préparatoire, celui de clarifier les données des problèmes philosophiques. Or, elle vise non seulement à bien poser ces problèmes, mais même à leur apporter une solution, solution qui consiste quelquefois à *dissoudre* le problème en le ramenant à un pseudo-problème, c'est-à-dire à une question dont le caractère insoluble tient au fait qu'elle sort non seulement du domaine du connaissable, mais même du domaine apparemment plus large de l'intelligible. Par exemple, le problème philosophique traditionnel de l'*interaction* du corps et de l'esprit dans sa formulation classique au moins s'évanouit dès que l'on peut prouver que les concepts de corps et d'esprit appartiennent à des catégories logiques différentes. Se demander si le corps et l'esprit interagissent ou non, apparaît alors comme aussi absurde que de se demander si l'Université d'Oxford est géographiquement proche ou lointaine des collègues qui en font partie.

Si nous voulons dissoudre les problèmes philosophiques en dénonçant dans leur formulation la présence d'une faute catégorielle (*category-mistake*), nous devons disposer d'un critère d'identification des catégories. Pour assurer une justification logique rigoureuse aux exclusives prononcées au nom des *category-mistakes*, il est tentant de voir dans ces dernières des fautes contre la règle russellienne des types et d'*assimiler l'absurde au paradoxal* dans le sens technique de cet épithète. Hélas, appliquée au langage naturel, la notion de type s'effrite. Développant une critique formulée pour la première fois par Max Black, Franz Crahay écrit : « La confusion des niveaux cesse d'être en soi signe ou critère de non-sens tout court comme le voulait Russell. Au contraire, c'est le non-sens rencontré qui devient signe d'une différence de type. Deux mots seraient syntaxiquement dissemblables s'il existe au moins

un contexte dans lequel la substitution de l'un à l'autre ne peut se faire sans engendrer de non-sens¹. » Or, si l'on applique à des cas concrets ce critère de substitution génératrice d'absurdité comme indice d'appartenance à des catégories différentes, on sera bien en peine de trouver deux noms appartenant à la même catégorie.

Ainsi, pour reprendre l'exemple donné par J. J. C. Smart, on trouvera qu'il y a au moins un contexte dans lequel le mot « lit » engendre un non-sens tandis que « chaise » ne le fait pas, à savoir l'énoncé : « Le siège du... est dur. » Mais, demande Smart, si les noms de meubles ne constituent pas une catégorie unitaire, quelle classe de mots le fera ?² »

Cette objection n'empêche pas qu'il y ait des non-sens qui intriguent le philosophe soucieux de déterminer la nature de ceux-ci et de découvrir les moyens de les dépister.

D. J. Hillman³ a récemment suggéré une nouvelle voie d'approche qui diffère de celle que Ryle avait empruntée de la manière suivante : Ryle avait soigneusement distingué les énoncés absurdes en vertu du *sens* des termes, comme « samedi est au lit », des énoncés qui doivent leur absurdité à une *construction grammaticale* irrégulière. Le contraste entre le non-sens sémantique et le non-sens, ou mieux l'*absence de sens*, d'origine syntaxique et grammaticale est frappant pour le philosophe qui trouve dans la première espèce de non-sens de quoi alimenter sa réflexion, alors que la deuxième espèce est pour lui sans intérêt. L'absurdité produite par le fait de remplacer le complément « regarder » par « voir » dans la phrase « x est occupé à regarder » apprend au philosophe que « voir », classé pourtant comme verbe actif, n'exprime cependant pas une action, tandis que la séquence agrammaticale formée par l'intervention dans une phrase quelconque des noms et des articles ne lui apprend rien.

La ligne de démarcation entre les constructions grammaticales régulières et irrégulières est nette depuis que la grammaire transformationnelle dont Chomsky est un des promoteurs a fourni des critères formels de décision, tandis que la coupure entre sens et non-sens sémantique reste au contraire imprécise. L'originalité de Hillman réside essentiellement dans sa tentative de donner la précision propre aux non-sens de la première espèce à ceux de la seconde en rattachant ceux-ci à ceux-là. Hillman formule l'hypothèse que la différence de catégorie grammaticale entraîne une différence de catégorie logique. Cette supposition nous paraît raisonnable étant donné qu'une séquence non

¹ F. CRAHAY, *Le formalisme logico-mathématique et le problème du non-sens*, Paris, Les Belles Lettres, p. 105.

² J. J. C. SMART, *A note on Category*, dans *British Journal for Philosophy of Science*, 1953-1954, p. 227.

³ D. J. HILLMAN, *On grammars and category mistakes*, dans *Mind*, 1963, pp. 224-234.

grammaticale est toujours par surcroît dépourvue de sens¹. Or, le critère de la différence grammaticale entre deux expressions est fort précis : c'est l'existence d'au moins un contexte où l'introduction de la première expression engendre une séquence de mots qui n'est pas une phrase tandis que l'introduction de la seconde ne le fait pas. Dès lors la différence de catégorie logique dans la mesure où elle sera fondée sur une différence de catégorie grammaticale ainsi définie, jouira de la même précision et s'imposera avec la même force contraignante que celle-ci.

Que les mots « Jean » et « samedi », par exemple, qui figurent dans les phrases « Jean est au lit » et « samedi est au lit » appartiennent à des catégories grammaticales différentes, cela est attesté par l'existence d'au moins un contexte (« Je suis allé au cinéma ce... ») où l'introduction du premier nom, mais non celle du second, rend irrégulière même la construction grammaticale.

Si intéressant que soit, par sa rigueur, le critère *syntaxique* de Hillman, il a le défaut de nous offrir seulement une condition suffisante, mais non une condition nécessaire du non-sens. Il laissera donc inexpliqués certains non-sens, comme, par exemple, celui qui affecte l'expression « dossier de lit ».

Récemment, B. Harrison a tenté d'élucider, dans une perspective *pragmatique* cette fois, la nature du non-sens sémantique. A ses yeux, celui-ci ne s'expliquerait complètement ni par la nature des choses, ni par l'effet des conventions linguistiques. Il rejette la première explication parce qu'elle aboutirait à *confondre l'absurde et le faux*, et la seconde parce qu'elle ne rend pas compte de l'ancrage des différences catégorielles dans la réalité physique. On pourrait, selon nous, à cette raison en ajouter une autre : violer une convention linguistique à laquelle on prétend adhérer, cela revient en quelque sorte à se contredire². Or, l'équivalent propositionnel de l'action de se contredire est la proposition contradictoire. Mais la négation d'une proposition contradictoire, c'est une proposition analytique, tandis que la négation d'un non-sens est un autre non-sens, ce qui interdit d'*assimiler l'absurde au contradictoire*.

Harrison explique le non-sens par un conflit d'opérations. Dérivant l'usage d'un mot comme « samedi », il nous le montre défini par un ensemble de règles et de procédures constitutives de l'action de dater, laquelle forme « une structure, ou une activité qui doit sa cohérence au

¹ Elle n'est cependant pas toujours un obstacle infranchissable à la communication : le contexte nous permet de comprendre un étranger malgré certaines transgressions des règles de formation.

² Nous nous permettons de citer ici un extrait d'une lettre du professeur Hare. Après avoir fait place à l'élément pragmatique dans le langage, il continue ainsi : « Once we have decided, for these pragmatic reasons, to have such a word, we are logically compelled to use it in the way it is used ; if we used it differently, it would not be *that* word. » Cf. aussi du même auteur *Philosophical Discoveries*, dans *Mind*, 1960, pp. 145-162.

fait qu'elle vise une certaine fin : conserver la trace des événements »¹. Or, selon le même auteur, l'efficacité de cette opération est subordonnée à certaines conditions physiques préalables. L'usage des noms de la semaine, par exemple, *présuppose* l'existence d'une périodicité, de récurrences dans la nature (alternance de périodes de lumière et d'obscurité ou de silences et de bruits). « Des fautes catégorielles, poursuit-il, nous en commettons chaque fois que nous essayons de combiner des moyens (*devices*) linguistiques dont les présuppositions physiques (*physical preconditions*) sont incompatibles ».

En invoquant l'existence de « préconditions physiques » du sens, Harrison a le mérite de conférer au non-sens un statut objectif. Il évite ainsi, pensons-nous, le *psychologisme* qui compromet toutes les définitions de l'absurdité en termes d'inconcevabilité. L'inconcevabilité est en effet dépourvue de portée *normative*. On peut n'y voir qu'une *simple carence* de l'imagination.

L'expression « préconditions physiques » cependant est ambiguë. L'auteur veut-il dire que la réalité *conditionne physiquement* l'opération de conceptualisation, comme le vent « conditionne » les opérations et les manœuvres du pilote de planeur, ou veut-il dire simplement que la *réalité physique* conditionne cette opération dans un sens de « conditionner » qui n'a plus rien de *causal*? Selon la première interprétation, sa thèse est originale mais fautive, selon la seconde, elle est vraie, mais moins originale.

L'action de former un concept ne peut être entièrement assimilée à une action dans le sens ordinaire, car elle ne vise pas à *changer* le réel, ce qui est le propre des actions, mais à le *représenter*. Tout en reconnaissant la part importante que les impératifs de la *construction* théorique et les considérations d'*utilité* occupent dans la formation des concepts, nous ne pouvons éliminer de la définition de ceux-ci toute référence à une certaine *correspondance* qui doit exister, en certains points, entre le réel et le langage s'il est bien fait. Ce qui, par exemple, légitime le nom commun qui institue une ressemblance verbale, c'est une ressemblance physique entre tous les êtres qu'il subsume, si lâche que soit celle-ci. Cette situation n'empêche pas que les critères de ressemblances soient relatifs à nos moyens de détection² et que certaines ressemblances et certaines différences ne soient perceptibles que dans le contexte d'une action (c'est le cas de la différence entre la répétition et la réitération d'une formule en déduction naturelle). Or, la perception de ressemblances et de différences qui intervient dans la formation des concepts classificatoires du langage ordinaire dépend d'un acte *sui generis* de l'intelligence : l'acte de comparer, et cet acte est un moment désintéressé et

¹ Bernard HARRISON, *Category mistakes and rules of language*, dans *Mind*, octobre 1965, pp. 320 et 322.

² Nous devons cette idée au professeur Ph. Devaux.

contemplatif en quelque sorte, même s'il s'intègre dans une activité utilitaire, ce qui nous semble vouer à l'échec toutes les tentatives pour l'expliquer en termes de causalité¹ ou d'action.

Pour *classer* les êtres, il faut les *comparer*, or la *comparaison* est une relation ternaire tandis que la *causalité* est une relation binaire; la réduction de l'une à l'autre tentée certainement par Bergson et peut-être par Harrison est donc *logiquement* irréalisable.

Il reste à présent à élucider le terme de « préconditions » ou de « présuppositions » que Harrison emploie, mais ne définit pas. Dans une pénétrante étude sur notre sujet, Pap² a défini la présupposition d'une manière qui rend compte du fait que la négation d'un non-sens est aussi un non-sens. Selon Pap, un non-sens est une proposition qui *présuppose* le rejet d'un *énoncé nécessaire*. Cette thèse ne se confond pas avec l'affirmation banale que l'absurde est ce qui implique une contradiction. En effet, « présupposer » n'est pas synonyme d'« impliquer ». Tandis que deux propositions qui ne diffèrent que par le signe de la négation ne peuvent impliquer une même proposition, sauf une fois réunies, et au sens trivial où une contradiction implique n'importe quoi, deux prédicats qui ne diffèrent que par le signe de la négation peuvent présupposer isolément et dans un sens non trivial un même prédicat. Ainsi « *x* a un carré pair » et « *x* n'a pas un carré pair » présupposent l'un et l'autre « *x* est un nombre », à condition de prendre « *x* n'a pas un carré pair » dans le sens de « *x* a un carré impair », c'est-à-dire dans un sens où il est le contraire, mais non le contradictoire du premier prédicat.

Appliquant tout ceci au sujet qui nous occupe, nous dirons que « Socrate a un carré pair », pour reprendre l'exemple de Pap, est un non-sens parce que cet énoncé *présuppose*, tout comme d'ailleurs « Socrate n'a pas un carré pair », l'énoncé « Socrate est un nombre ». Or, ce dernier énoncé est *incompatible* avec l'énoncé *nécessaire* « Socrate est un individu » ou « Socrate est une série de points dans l'espace-temps ». Carnap voit dans ces énoncés nécessaires des énoncés analytiques,

² Dans *Matière et Mémoire*, pp. 177-178, Bergson dit de la ressemblance qu'elle n'est pas dégagée par un effort psychologique, mais qu'elle « agit objectivement comme une force et provoque des réactions identiques en vertu de la loi toute physique qui veut que les mêmes effets d'ensemble suivent les mêmes causes profondes. Parce que l'acide chlorhydrique agit toujours de la même manière sur le carbonate de chaux — qu'il soit acide ou craie — dira-t-on que l'acide démêle entre les espèces les traits caractéristiques d'un genre?... On suit du minéral à la plante, de la plante aux plus simples êtres conscients, de l'animal à l'homme, le progrès de l'opération par laquelle les choses et les êtres saisissent dans leur entourage ce qui les attire... sans qu'ils aient besoin d'abstraire, simplement parce que le reste de l'entourage reste sans prise sur eux : cette identité de réaction à des actions superficiellement différentes est le germe que la conscience humaine développe en idées générales ». Cette analyse bergsonienne ne rend pas compte, pensons-nous, de l'opération de comparaison et du « moment contemplatif » inhérents à la conceptualisation et qui sont totalement *étrangers* à l'antithèse de l'actif et du passif par rapport à laquelle Bergson se situe.

¹ Arthur PAP, *Types and Meaninglessness*, dans *Mind*, 1960, pp. 41-54.

Pap les appelle synthétiques à priori pour souligner leur caractère non linguistique et non conventionnel. Pour notre part, nous croyons qu'il faut les ranger parmi les énoncés synthétiques a posteriori constituant le cadre conceptuel, et revisables, mais *en dernier recours* seulement. On notera que le lien de présupposition tel que Pap le conçoit s'apparente au lien entre déterminant et déterminable décrit pour la première fois dans la logique de Johnson¹.

La distinction de Pap entre négation interne et négation externe, c'est-à-dire, la distinction entre contrariété et contradiction au niveau des prédicats suggère — et ce sera là la réponse que nous proposerons au problème qui fait l'objet de cette étude — qu'une catégorie pourrait se reconnaître et se distinguer d'un prédicat non catégoriel par ceci que, pour elle, le trilemme « A ou non-A ou ni A ni non-A » se réduit au dilemme « A ou non-A ». C'est là une condition nécessaire mais non suffisante. Dans la collection des prédicats sélectionnés, il resterait alors à réduire les membres superflus. Ici se pose le grave problème du critère de succès de la réduction des catégories. Il déborde notre sujet car la menace que font planer sur le discours les catégories superflues, c'est celle de la *vacuité sémantique* qui est autre chose que le *non-sens*. Ces deux périls sont en effet évités par des procédés différents et *complémentaires* : d'une part une règle proscrivant la confusion des catégories et d'autre part des principes comme le principe de vérification ou le rasoir d'Occam. Ces deux espèces de règles sémantiques contrôlent l'usage des termes catégorématiques comme les principes de contradiction et du tiers exclu, complémentaires l'un de l'autre, contrôlent l'usage des termes syncatégorématiques.

A première vue, la philosophie analytique semble enfermée dans l'alternative suivante : si le langage est une institution (ou convention) sociale, une philosophie édifée sur le langage prête le flanc au reproche de *sociologisme*. Si, au contraire, le langage (lexique et syntaxe) a une structure en partie isomorphe à celle du réel, on verra un *détour inutile et dangereux* dans la méthode des philosophes qui étudient des faits médiatisés par le langage plutôt que d'appréhender ceux-ci phénoménologiquement dans leur immédiateté.

Nous sommes à présent mieux armés pour répondre à ces deux objections. La première peut être réfutée par la mise en évidence d'une correspondance entre les ressemblances et les différences mutuelles des objets ou des faits et les ressemblances et les différences mutuelles des dénominations et des propositions. Pour réfuter la seconde, il suffit de remarquer que les distinctions catégorielles révélées par l'analyse du langage ne sont pas l'*écho affaibli* de différences phénoménales, mais la *condition*

¹ En effet, de même que les *déterminants* d'un même déterminable sont entre eux comme des *contraires* plutôt que comme les espèces *différentes* d'un même genre, ainsi les énoncés *présupposant* un même énoncé peuvent être non seulement *différents*, mais *contraires*.

de possibilité de celles-ci dans la mesure où le *sens* est *antérieur* à la *vérité*. Cette dernière affirmation n'est pas annulée, mais seulement dialectiquement corrigée par la thèse de la rétroaction des découvertes empiriques sur les conditions du sens, thèse à laquelle nous avons souscrit plus haut. En effet, si les énoncés catégoriels qui définissent les frontières du sens sont revisables, ils ne le sont cependant qu'*en dernier ressort*. La séparation du sens et du non-sens n'est ni *psychologique*, ni *logique*, mais *empirique*. Un concept peut « éclater » sous la pression d'une découverte — pour reprendre une expression suggestive du professeur Devaux — néanmoins la coupure du sens et du non-sens ne se confond pas avec la coupure du vrai et du faux, car les énoncés catégoriels ont sur les autres énoncés empiriques une *préséance relative*. Leur préséance, ils la possèdent constitutionnellement puisqu'ils forment un sous-ensemble du codomaine de la relation *ordonnatrice* de présupposition, à savoir la classe des *présupposés nécessaires*. Cette préséance rend compte de l'antériorité du sens sur la vérité qui interdit d'assimiler les énoncés catégoriels à des énoncés empiriques ordinaires. Mais, d'autre part, cette préséance est *relative* car la distinction entre énoncés catégoriels et non catégoriels est solidaire de la distinction entre énoncés nécessaires (définitions) et énoncés contingents, qui elle-même est relative à l'état de la science. Par là s'explique la possibilité d'une rétroaction des découvertes empiriques sur les limites du sens. La distinction entre énoncés catégoriels et non catégoriels doit être dialectisée dans le sens très précis que Gosseth a conféré à ce terme.